

A. M. D. G.

LE BIENHEUREUX

L.-M. Grignon de Montfort

PAR

P.-M. CHAUVIN

CURÉ-DOYEN DE MONTFORT, CHANOINE HONORAIRE



RENNES

HYACINTHE CAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
2, Place du Palais, 2

—
1888

AVANT-PROPOS

L'Église vient d'inscrire au nombre des Bienheureux le nom d'un prêtre breton : Louis-Marie Grignion de Montfort.

Ce nom, à part la province de la Vendée, où il a laissé un impérissable souvenir, est, à peu près, celui d'un inconnu.

La Bretagne, où il est né, où il a jeté la semence féconde de sa parole et la flamme de son zèle, le connaît à peine.

Sa paroisse natale elle-même ne sait rien, ou à peu près rien, de sa vie, pourtant si édifiante, si extraordinaire.

C'est notre devoir à tous de faire écho à la voix de l'Église quand elle glorifie nos saints.

Mais c'est particulièrement le devoir du curé de Montfort de contribuer, dans la mesure du pos-

sible, à la glorification du plus illustre des enfants de sa paroisse.

Voilà la raison de ce livre.

Puisse ce petit travail, entrepris uniquement pour la gloire de Dieu, raviver notre dévotion, notre confiance filiale envers le nouveau et puissant protecteur que Dieu vient de nous donner!...

CHAPITRE PREMIER

I

Ville de Montfort au XVII^e siècle. — Naissance de Louis Grignion. — Sa famille.

Au xvii^e siècle, Montfort était une des cités les plus pittoresques de Bretagne.

Située sur une petite éminence, à mi-coteau, au confluent de deux rivières, la ville était environnée de hautes et fortes murailles que baignaient les eaux d'un grand lac¹.

Ce lac était alimenté par le Garun et le Meu, qui serpentaient à travers de vastes et magnifiques prairies.

De distance en distance, les murailles étaient

1. Ce lac fut écoulé en 1761 et remplacé par de belles prairies que traverse aujourd'hui la ligne du chemin de fer.

flanquées de superbes tours qui présentaient à la fois un aspect sévère et grandiose.

Trois portes, avec herses et pont-levis, ouvraient ou fermaient l'entrée de la ville.

D'un côté, des collines élevées ; de l'autre, des coteaux et des versants en pente douce, couverts de riches et abondantes moissons.

Une forêt antique et légendaire, la forêt Brocéliande, couronnait les hauteurs et semblait projeter son ombre sur la petite cité.

Les voyageurs, aujourd'hui encore, vont visiter, dans cette forêt, les fontaines de Baranthon et de Jouvence, le chêne au Vendeur, la Croix-Robert, et les nombreux monuments celtiques qui s'y trouvent.

Elle avait, dans ses faubourgs, trois paroisses : SAINT-JEAN, SAINT-NICOLAS et COULON, et une célèbre ABBAYE sous le patronage de l'apôtre saint Jacques.

La paroisse de SAINT-JEAN, qui avait été fondée vers 640, par Judicaël, roi de Bretagne, était la plus importante des trois.

C'est dans cette ville et dans la paroisse de SAINT-JEAN que vint au monde, le 31 janvier 1673, Louis Grignon.

On voit encore, rue de la SAUNERIE, à quelques pas de l'église actuelle, la maison où il est né.

Le lendemain, 1^{er} février, il fut baptisé dans l'église Saint-Jean, paroisse de la famille, par M. Hindré, curé-doyen.

Cette église n'existe plus aujourd'hui.

Pour en rappeler le souvenir, on a bâti sur son emplacement, et avec ses débris, la charmante chapelle de Saint-Joseph.

Il eut pour parrain Louis Hubert, sieur de Beauregard, et pour marraine Marie Lemoine, dame de Tressouet ¹.

La famille du nouveau-né était une des plus honorables du pays *mais peu fortunée*.

Son père, Jean-Baptiste Grignon, sieur de la

1. Voici l'extrait de baptême des Registres de la paroisse de Saint-Jean :

Le trente-unième de janvier 1673, est né Louis Grignon, fils de notre honorable Jean-Baptiste Grignon, et de demoiselle Jeanne Robert, sa femme, sieur et dame de la Bacheleraie, nos paroissiens.

Il a été tenu sur les saints fonts du baptême par messire Louis Hubert, sieur de Beauregard, et demoiselle Marie Lemoine, dame de Tressouet.

La cérémonie du baptême a été administrée dans l'église de Saint-Jean par moi soussigné, Pierre Hindré, prêtre, recteur d'icelle et doyen de Montfort.

Bacheleraie¹, était avocat au bailliage de Montfort.

Sa mère était fille de Jean de la Visuelle-Robert de Launais, l'un des échevins de la ville de Rennes.

D'après les traditions locales, l'enfant fut mis en nourrice chez une bonne et pieuse femme, nommée Andrée, au village de Saint-Lazare, à deux kilomètres environ de Montfort.

Le Bienheureux garda toujours un doux souvenir de son pays natal : il viendra souvent, pendant sa vie, visiter les lieux où s'étaient écoulées ses premières années, et revoir la mère Andrée qui lui avait servi de seconde mère.

Au baptême, comme on le voit dans l'extrait de baptême, on lui donna le nom de Louis ; il y ajouta, en recevant la confirmation, le nom de Marie, pour laquelle il eut toujours la plus tendre dévotion.

Plus tard, il quitta son nom paternel, et se fit appeler Montfort, parce qu'il avait reçu le baptême dans cette ville.

Cette particularité nous révèle le caractère du Bienheureux : chez lui, la nature ne fut rien, la grâce fut tout.

1. La Bacheleraie est le nom d'une propriété que la famille possédait dans la paroisse de Bédée.

La Bacheleraie est située à deux kilomètres de Montfort.

Le baptême, à ses yeux, c'était l'adoption, l'élection divine. Là, selon une parole de l'Écriture, Dieu l'avait recueilli à son entrée dans la vie. C'est ce qui explique son amour pour cette petite ville dont il a voulu prendre le nom.

C'est dans ces lieux, que saint Vincent Ferrier avait évangélisés, que s'écoula son enfance.

Cette belle nature, ce lac, ces bois, ces collines, ces sommets, tels furent ses premiers horizons ; et quoiqu'il les eût quittés bien jeune (il avait douze ans), les impressions qu'ils laissèrent dans son imagination furent ineffaçables.

Rien, dans la suite, ne lui fit oublier son pays natal, le coin le plus obscur de sa vie.

Quelques années après, à son retour de Rome, quand il eut reçu du Souverain Pontife la mission d'évangéliser la France, il choisit les hauteurs de Saint-Lazare pour son lieu de repos.

Durant toute sa carrière apostolique, il rechercha la solitude des forêts et des ermitages pour se délasser de ses travaux, pour se retremper dans la prière, pour se livrer plus librement à ses pénitences et à ses sanglantes disciplines.

II

Son éducation première par sa mère.

Un jour, dans une habitation tranquille et calme comme la vertu, quelques femmes, des mères, entouraient un berceau, et sur ce berceau tombaient du cœur de ces mères des prières, des espérances et des vœux.

Quis putas puer iste erit? Que pensez-vous, se disaient-elles les unes aux autres, que pensez-vous que sera cet enfant?

C'était autour du berceau de saint Jean-Baptiste, le plus grand des hommes, au jugement de Notre-Seigneur lui-même : *Non surrexit major Joanne Baptista*, que ces choses se passaient.

Tous les jours, au milieu de nous, on assiste à quelqu'une de ces scènes du foyer domestique.

Des femmes, des mères, se rassemblent autour du berceau d'un nouveau-né, et sur ce berceau tombent de tous ces cœurs des prières, des espérances et des vœux. *Quis putas puer iste erit?* Que pensez-vous que sera cet enfant?

Sera-ce un saint? sera-ce un réprouvé? sera-t-il la joie et le bonheur de ses parents? sera-t-il l'honneur ou l'opprobre de sa famille?

Il sera ce que sa mère surtout l'aura fait.

Chose remarquable et pas assez remarquée, presque tous les saints qui ont étonné le monde par les merveilles de leur vie, de leur charité, de leurs vertus, ont été élevés par une sainte mère. Ainsi saint Augustin, saint Bernard, saint Louis, saint Dominique, et bien d'autres.

La femme chrétienne qui, en prodiguant ses caresses et ses baisers à son enfant, lui parle de Dieu et de son ineffable tendresse, possède une grâce de conviction que l'enfant ne retrouvera jamais sur les lèvres d'aucun autre.

Dans les entretiens d'une mère et son enfant, il y a comme un reflet de l'amour de la sainte Vierge qui est la plus haute expression de la nature et de la grâce.

La Providence, qui avait de grands desseins sur le jeune Grignion, lui donna une sainte mère, qui s'empressa, de bonne heure, de jeter dans son âme la semence de toutes les vertus. Dès le premier éveil de la raison elle lui apprit à aimer

Dieu et à le faire aimer, à estimer les choses du ciel et à mépriser les choses de la terre.

Ces pieuses leçons de sa mère se gravèrent profondément dans son âme ; il ne les oublia jamais !... ses premières années furent comme l'aurore d'un beau jour. Il montra dès lors tant d'inclination pour la vertu, tant d'horreur pour le mal, qu'il semblait que l'innocence et la sagesse fussent nées avec cet enfant de bénédiction. Son ardent amour pour Dieu éclatait dans toutes ses paroles, dans toutes ses actions.

Un mot qu'il avait sans cesse sur les lèvres, même dans son enfance, et qu'il mettra partout plus tard, semble résumer sa vie tout entière : *Dieu seul !*

Oui, même dans ses premières années, Dieu était tout pour lui ! Dieu dans ses joies, Dieu dans ses peines ! Dieu partout et toujours ! C'est pour Lui qu'il travaillait, qu'il souffrait, qu'il vivait ! Dieu ! rien que Dieu ! Dieu seul ! Dieu entièrement ! Dieu toujours !

Il a peint dans ce beau cantique les sentiments de son âme :

Il n'est pour moi qu'un seul bien sur la terre
Et c'est Dieu seul ! Dieu seul est mon trésor !
Dieu seul, Dieu seul allège ma misère,
Et vers Dieu seul mon cœur prendra l'essor.

Je bénis sa tendresse,

Et répète sans cesse

Ce cri d'amour, cet élan d'un grand cœur :
Dieu seul, Dieu seul, voilà le vrai bonheur !

Dieu seul, Dieu seul guérit toute blessure ;
Dieu seul, Dieu seul est un puissant secours.
Dieu seul suffit à l'âme droite et pure,
Et c'est Dieu seul qu'elle cherche toujours.

Répétons, ô mon âme,

Ce chant qui seul enflamme,

Ce cri d'amour, cet élan d'un grand cœur :
Dieu seul, Dieu seul, voilà le vrai bonheur !

Quel déplaisir pourra jamais atteindre
Cet heureux cœur que Dieu seul peut charmer ?
Mon Dieu, quels maux pourra-t-il craindre ?
Il n'en est point, quand on sait vous aimer.

Aimer un si bon père,

C'est commencer sur terre

Ce chant d'amour de la sainte cité :
Dieu seul, Dieu seul pour une éternité.

A cet amour pour Dieu, il joignait toujours une tendre dévotion pour Marie, qu'il appelait sa mère, sa bonne mère, sa chère mère ! Tout enfant, il allait à elle avec une simplicité charmante ; il lui demandait tout ce dont il avait be-

soin au spirituel et au temporel. Et quand il l'avait priée, il était sûr d'obtenir ce qu'il avait demandé.

Tout, à son avis, était fait, quand il avait prié sa bonne mère.

Et ce qu'il faisait enfant, il le fera toute sa vie !... C'est lui-même qui nous en assure.

Imitons ces petits enfants
Qui n'ont de recours qu'à leur mère :
Ma mère, ma mère ! en tout temps
C'est leur plus fervente prière...

Son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes se manifesta dès ses plus jeunes années. Il aimait à l'exercer envers ses frères et sœurs, mais surtout envers sa sœur Marie-Louise, qu'il sembla toujours affectionner plus que ses autres frères et sœurs, sans doute parce qu'elle était plus portée à la piété et plus docile à profiter de ses leçons.

Vers l'âge de quatre ou cinq ans, il mettait tout en œuvre pour lui faire quitter les amusements de son âge. Il la séparait avec adresse de ses compagnes pour la mener prier en secret. Et quand elle témoignait quelque répugnance pour

les exercices de piété qu'il lui suggérait, il lui faisait de petits présents en lui disant : « Ma petite sœur, vous serez toujours belle, et tout le monde vous aimera, si vous aimez bien le bon Dieu. »

Aussitôt Louise quittait tout pour le suivre.

C'est ainsi que, dès ses premières années, il préluait aux fonctions apostoliques qui devaient sanctifier une grande partie de sa vie.

Cette intelligence si vive des choses de Dieu dans un âge si tendre, ce mépris des amusements qui font la vie de l'enfance, ce zèle pour la gloire de Dieu, cette tendresse filiale pour la sainte Vierge, tout cela faisait prévoir à quel haut degré de grâces et de vertus devait un jour s'élever cette âme privilégiée.

L'homme se révélait déjà dans l'enfant. Les attraites qu'il manifestait dès lors se retrouvèrent en lui toujours.

Son éducation, commencée par une mère chrétienne, fut continuée par les Pères de la Compagnie de Jésus, ces maîtres saintement habiles dans l'œuvre de l'éducation.
